

Ont collaboré à cet ouvrage

Guy AUROUX est agrégé de lettres modernes, chargé de cours à l'Université du Sud Toulon Var. Il a publié plusieurs articles sur la poésie contemporaine consacrés à Jean Grosjean, Lorand Gaspar, Jean-Claude Renard et Saint-John Perse.

Yves BROUSSARD, poète méditerranéen d'expression française, né à Marseille en 1937, a publié plus d'une vingtaine de livres et collaboré à de nombreuses revues internationales. Lauréat de prix littéraires, ses poèmes sont traduits en plusieurs langues, dont le russe, le chinois, le roumain... Il a beaucoup voyagé : en « la vieille Europe », mais aussi en Russie, Chine, Yémen, Afrique du nord.

Après celle de *SUD*, de 1976 à 1997, il assure aujourd'hui la direction littéraire de la revue *Autre Sud*. En 1998, la Ville de Marseille lui a consacré une importante exposition rétrospective sous le titre « Habitant la terre, Yves Broussard, poète ».

Pierre CAMINADE, né en 1911 à Montpellier et mort en 1998 à La Seyne-sur-Mer, poète (*Se surprendre mortel*, poèmes 1932-1997, Le Castor astral, 2004), romancier (*Le don de merci*, Robert Morel, 1970, *Journal d'une tendresse*, Robert Morel, 1972), essayiste (*Image et métaphore : un problème de poésie contemporaine*, Bordas, 1970), passionné de sport, de peinture et de littérature contemporaine, entre en 1971 au comité de rédaction de la revue *Sud*, fondée par Jean Malrieu.

Eric DAZZAN est agrégé de Lettres. Il a soutenu une thèse sur les « Esthétiques de la finitude dans la poésie de la seconde moitié du 20ème siècle (Bonney, Jaccottet, Malrieu, Puel) ». Il conduit des recherches sur la poésie contemporaine (Jouve, Dhainaut, Puel, Malrieu, Macé, Jaccottet, Vargaftig) et a publié des articles et des études dans les revues *Arpa*, *Friches*, *Les Belles Lettres*, *Linéa*, etc. Il a fondé et dirige avec Josette Ségura les éditions de *l'Arrière-Pays* qui ont publié trois ouvrages de Jean Malrieu : *Lettres à Jean Ballard*, *Lettres à Jean-Noël Agostini* et *Une ferveur brûlée* (anthologie coéditée avec le CRDP de Toulouse).

Pierre DHAINAUT, né en 1935, vit à Dunkerque.

Il a commencé à correspondre avec Jean Malrieu à partir de 1962, avant de le rencontrer à Penne-de-Tarn. Sur son évolution, l'influence de l'auteur de *La Vallée des Rois* a été décisive : il tiendra à lui rendre hommage dès 1972 dans une première monographie, puis, après 1976, en organisant plusieurs numéros spéciaux de revues, en préparant à maintes reprises l'édition de l'œuvre de son ami, en publiant aussi quelques-unes des lettres qu'il a reçues (*Chronique du temps qu'il fait*). Une seconde monographie a paru en 2007, aux Editions des Vanneaux.

Son premier livre, *Mon sommeil est un verger d'embruns*, d'inspiration surréaliste, date de 1961. *Dans la lumière inachevée* (Mercure de France, 1996) propose une anthologie

de ses poèmes. Huit livres ont suivi depuis, parmi lesquels *Paroles dans l'approche* (L'Arrière-Pays, 1997), *Au-dehors, le secret* (Voix d'encre, 2005), *Levées d'empreintes* (Arfuyen, 2008).

Hughes LABRUSSE est né en 1938. Il vit près de Caen.

Agrégé de Philosophie, il a longtemps collaboré à la revue *Sud*, auprès de Jean Malrieu. Poète et essayiste, il est l'auteur d'une trentaine de recueils, parmi lesquels on ne citera que les plus récents : *L'Enfant au Balcon* (L'Inventaire, 2000), *Précaires* (Dumerchez, 2002), *Mes Spectres* (Europa, 2008). Ses ouvrages sont fréquemment illustrés par des peintres (Dorny, Lagage, Stempf, Gilioli, Vilato, Fenosa, Mousseau, Caillaud). Il a écrit plusieurs essais consacrés à Maupassant, Montaigne, Giono, Baudelaire, Borges, Reverdy, René Char, et une monographie : *Michel Mousseau ou le Temps de peindre* (J.M. Place, 1993).

Régis LEFORT est enseignant à Bordeaux. Il est l'auteur d'un essai sur l'œuvre d'Henry Bauchau, *L'originel dans l'œuvre d'Henry Bauchau*, publié aux éditions Honoré Champion (2007). Son travail de recherche est aujourd'hui essentiellement axé sur la poésie moderne et contemporaine.

Taffy MARTIN est née à Philadelphie (EU) et vit depuis plus de vingt ans dans le Lot. Professeure des Universités à l'Université de Poitiers, elle est l'auteure de *Marianne Moore, Subversive Modernist* (University of Texas Press) et d'études sur la poésie américaine, la poésie irlandaise et la danse. Elle est aussi traductrice de Jean Malrieu, de Pierre Reverdy et du poète irlandais Thomas Kinsella en collaboration avec le poète Jean Pierre Pouzol.

Marcel MIGOZZI est né à Toulon en 1936-, rue de la Fraternité, dans une famille ouvrière d'origine corse. Il vit dans le Var, au Cannet des Maures. Cofondateur des revues de poésie *La Cave* et *Chemin* de 1960 à 1968. Membre des Comités de rédaction des revues *Action poétique* de 1965 à 1968, *Sud* de 1994 à 1998. Correspondant permanent de la revue luxembourgeoise *Estuaires* de 1989 à 2002. Il a publié de nombreux ouvrages de poésie, entre autres *Griserie de l'austérité*, 1990, *Sud* ; *On aura vécu*, Telo Martius, 1995, prix Antonin Artaud ; *Un rien de terre*, L'Amourier, 2000 ; *Ensemble d'être*, L'Arbre à paroles, 2004 ; *À qui le corps ?*, Tarabuste, 2006.

Michèle MONTE est agrégée de grammaire, maîtresse de conférences HDR en langue française à l'Université du Sud Toulon-Var. Ses travaux portent d'une part sur la linguistique, d'autre part sur la poésie française contemporaine envisagée dans une perspective stylistique. Elle a publié *Mesures et Passages. Une approche énonciative de la poésie de Philippe Jaccottet*, Champion, 2002, et *Le printemps du temps. Poétiques croisées de Francis Ponge et Philippe Jaccottet*, en collaboration avec André Bellatorre, PUP, 2008. Elle a écrit par ailleurs une quinzaine d'articles portant sur des auteurs variés (Gaspar, Bonnefoy, Roubaud, Dupin, Emaz, Migozzi, etc.) dans lesquels elle essaie de caractériser l'écriture de ces poètes tout en dégagant des problématiques communes aux

poètes contemporains.

Tristan SAULNIER est né en 1947 à Lavelanet (Ariège), où il vit aujourd'hui, sans emploi, à l'ombre du château de Montségur. Il écrit depuis un peu plus de dix ans des poèmes, des nouvelles et des essais brefs, mais n'a toujours rien publié à ce jour, à l'exception d'un livre hors-commerce, à tirage limité : *Larme concave*, poème, avec une eau-forte de Mathieu Vilain, Le Petit Ramoneur éditions, 1999.

Catherine SOULIER est maîtresse de conférences (Littérature française du XX^e siècle) à l'Université Paul Valéry Montpellier III.

Centrées sur la poésie contemporaine, ses recherches portent avant tout sur les redéfinitions du « genre » et sur la mise en cause de la notion même de poésie dans la deuxième moitié du XX^e siècle voire dans les premières années du XXI^e : polémiques autour du lyrisme, « crise de vers », interactions entre la poésie et les arts visuels constituent ses axes de réflexion privilégiés. Elle a consacré de nombreux articles à Jean Tortel, et, plus ponctuellement, à d'autres écrivains tels Arseguel, Dotremont, Hocquard, Jaccottet, Quignard, Todrani.

Jean-Max TIXIER est né à Marseille en 1935. Ancien membre du comité de rédaction de la revue *SUD*. Membre des conseils de rédaction des revues *Autre Sud*, *Encres Vives*, *Poésie 1*. Poète, romancier, critique (membre du jury du Grand Prix des Critiques Littéraires). Il a publié une vingtaine de livres de poèmes et une dizaine de romans, ainsi que de nombreuses études sur des poètes et écrivains contemporains. En 1994, le Grand Prix Littéraire de Provence lui a été décerné pour l'ensemble de son oeuvre.

André UGHETTO est né en 1942 à l'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse).

Poète, traducteur de poésie (Piero Bigongiari, Fabio Doplicher, Andrea Raos, Bruno Rombi), critique littéraire, conférencier, quelquefois cinéaste, actuellement membre du comité de rédaction d'*Autre SUD*, ainsi que des *Archers* (à Marseille), et collaborateur de la revue *Sorgue* (à l'Isle-sur-la-Sorgue). Il a publié récemment *Ce désir obstiné, je le dois aux étoiles*, anthologie du *Canzoniere* de Pétrarque (Le Bois d'Orion L'Isle-sur-la-Sorgue, 2002) *Rues de la forêt belle*, poèmes, Le Taillis Pré, 2004, *Le Sonnet, une forme européenne de poésie* (éd. Ellipses, 2005), étude suivie d'une anthologie en six langues avec des traductions inédites de sonnets italiens, espagnols, anglais, allemands et russes.

C'est à ce volume que se référeront presque toutes les citations contenues dans cet ouvrage. Pour les textes qui n'y figurent pas, la référence se fera soit au volume *Dans les terres inconnues et quotidiennes* (abrégé en TIQ), soit à la première publication en revue.

Nous avons corrigé le « yen » de l'édition originale, dû sans doute à une négligence. Le mot chinois est généralement orthographié « yin » en français. (Note de l'éditeur).

Nous corrigeons « Acturus » de l'édition originale en « Arcturus », car Malrieu veut manifestement parler de la constellation Arcturus, autre nom d'Orion. (Note de l'éditeur)

Ce passage au présent est peut-être dû à l'inattention – à moins qu'il ne résulte d'une coquille – mais on peut aussi y voir un signe voulu de ce passé qui revit par l'écriture, comme tendent à l'indiquer les verbes

suivants, eux aussi au présent. (Note de l'éditeur)

Dans Racine (*Phèdre* V,6), on lit en réalité : « J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils / Traîné par les chevaux que sa main a nourris. / Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ; / Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie. ». La citation tronquée et modifiée reprend les vers 1498-1500, 1547-1548 et 1550 de la pièce : il s'agit du célèbre récit où Thérémène raconte à Thésée la mort d'Hippolyte. (Note de l'éditeur)

On pourra se rapporter au volume 4 de la collection « Var et Poésie » *La revue Sud et la création poétique contemporaine*, paru en 2003. Sur les débuts de la revue, on lira dans ce même ouvrage « Sud, à l'origine, pour Jean Malrieu » de Pierre Dhainaut, p.27-38.

La plupart des citations de ce volume seront référencées dans l'édition du Cherche Midi, sous l'abréviation LMF suivie du numéro de page.

Nous reprenons ici un texte de Pierre Caminade paru en 1976 dans le numéro 18 bis de SUD, consacré à Jean Malrieu.

Il s'agit de la dernière section du recueil *Possible imaginaire*, qui comprend également « Approches d'un village », « Le Voyageur », et « Le Livre d'Heures ». « Possible imaginaire » se compose d'un poème intitulé « Comme la mer, l'éternité » et de deux sections sans titre numérotées I et II.

Jean Malrieu, cité par Jean Tortel, « Malrieu, ici. » *Action poétique* 66, p. 3.

Georges Mounin, « Introduction », *Le Nom secret* suivi de *La Vallée des Rois*, PJO Poche, p. 16.

Chronique du temps qu'il fait, La Table Rase, Ecrits des Forges, 1987, p.18. (dorénavant CT dans le texte)

Lettres à Jean Ballard, L'Arrière-Pays, 1992, p.9. (dorénavant LJB dans le texte)

Ce texte, intitulé *L'Eblouissement lucide*, avait déjà été publié par la revue « Poésie 87 ». Voir, plus loin, « Monographies, hommages, articles consacrés à Jean Malrieu ».

Il s'agit de l'introduction à l'édition de 1968 du *Nom secret*.

Ce texte, *L'Orpailleur*, était déjà paru dans le n° 18 bis de la revue SUD.

PAGE

PAGE

PAGE 89

PAGE

PAGE 187

N° 7 de la série initiale de *Medium*, 1953.

La Poesia surrealista francese, éditions Schwartz, Milan, 1959.

La Brèche, n° 2, mai 1962 (un extrait de *Vesper*), n° 5, octobre 1963 (« Dans les fibres du bois j'ai touché ton cœur ivre... »), n° 7, décembre 1964 (« Voyage à travers l'alphabet », extraits d'un *Dictionnaire de l'irréel* demeuré pour une large part inédit, et « Réponse à une enquête sur les représentations érotiques pendant l'acte d'amour »), puis *L'Archibras*, n° 3, mars 1968 (« Pergame », un long récit de rêve). Malrieu a aussi collaboré à plusieurs revues se recommandant du surréalisme, telles qu'*Edda* et *Gradiva*.

Jean-Louis Bédouin, *La Poésie surréaliste*, Seghers, 1964 ; J. H. Matthews, *French surrealist poetry*, University of London Press Ltd, 1966 ; Alain-Valéry Aelberts et Jean-Jacques Auquier, *Poètes singuliers du Surréalisme, et autres lieux*, 10/18, 1971. Les anthologies de Bédouin et de Matthews comme celle de Péret reproduisent des extraits de *Préface à l'amour* qui qualifient Malrieu une fois pour toutes de surréaliste.

Des fragments de cette correspondance furent publiés sous le titre *Chronique du temps qu'il fait*, La Table rase, 1987.

Cahiers du Sud, n° 375, 1964.

N° 390-391. Ce texte a été réédité à la suite des *Lettres à Jean Ballard*, L'Arrière-Pays, 1992.

N° 91-92, juillet-août. Ce texte a été reproduit dans *Dans les terres inconnues et quotidiennes*, p.408-409.

Il en existe deux versions, la seconde, abrégée, reprise dans *Le Nom secret* : c'est la première, posthume, que je cite.

p.15-16 de *Libre comme une maison en flammes* (désormais référencé sous LMF).

À Desnos Malrieu a dédié un poème que reprend *Dans les terres inconnues et quotidiennes*. Au début des années soixante Malrieu a consacré un article au montage mis en scène par Antoine Vitez au Théâtre quotidien de Marseille : le texte est resté inédit. (Il faut mentionner un autre montage, lui aussi inédit, *Hugo et les surréalistes*, que Vitez mit en scène à la Maison de la Culture de Caen ainsi qu'au Théâtre de l'Est parisien.)

Lettres à Jean-Noël Agostini, L'Arrière-Pays, 1999.

On trouvera dans l'article d'Eric Dazzan une longue réflexion sur cette lettre.

Au thème du château Malrieu a consacré un article publié par *La Barbacane*, n° 13-14, 1972, qui a été repris en postface de *Lieu-dit*, Thierry Bouchard, 1978 et que nous avons inclus ici même dans les pages retrouvées.

Cf. « *Sud*, à l'origine, pour Jean Malrieu... », de Pierre Dhainaut, dans *La revue Sud (1970-1996) et la création poétique contemporaine*, actes du colloque de mars 2002 à l'Université de Toulon et du Var édités par Michèle Monte, *Var et Poésie* n° 4, Edisud, 2003.

C'est à Yves Bonnefoy que j'emprunte cette expression : elle servit de titre à sa contribution au catalogue de l'Exposition internationale du surréalisme, en 1947, dont la publication coïncida avec son éloignement du groupe. La réflexion qui précède doit beaucoup à la thèse d'Arnaud Buchs, *Yves Bonnefoy à l'horizon du surréalisme*, Galilée, 2005.

On le trouve aux p. 167-184 de *Dans les terres inconnues et quotidiennes*.

On trouve le texte à la page 159 de *Libre comme une maison en flammes*.

Les numéros de page renvoient à *Libre comme une maison en flammes*, pour le sens des abréviations indiquant le nom du recueil, se reporter au début de cet ouvrage.

« Tu fus roi pour avoir tenu dans tes bras la généreuse. » (*EM*, 273)

« Elle, la grâce et la lumière, / Et moi, la force agenouillée. » (*MF*, 455)

« Les chances réelles », *Libre comme une maison en flammes*, p. 18.

Henry Bauchau, *La Pierre sans chagrin*, Arles : Actes Sud, coll. « Le souffle de l'esprit », 2001, p. 27.

Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris : Gallimard, coll. TEL, 1981, p. 37.

Cf. citation en exergue. Le motif de la main est également fondamental chez Bauchau. Dans son œuvre, les mains sont « limpides », « lucides » et pétrissent la matière même du soleil. Invoquant les « Grandes Mains / qui nous rêvent », le poète écrit : « Délie nos mains d'images / Avec tes mains d'argile ». On ne peut dire plus clairement le travail nécessaire d'artisanat du poète. Chez Malrieu, « Un ciel minuscule palpète dans [sa] main » (*PI*, 347).

« Taille, émondeur. Prends ton ciseau, jardinier. » (*NS*, 186) ici encore, on retrouve l'image de l'émondeur comme dans la poésie de Bauchau.

Ici la qualification se rapporte au frêne mais le rapprochement est possible en considérant le poème 31 de l'ensemble intitulé « Vesper » dans *Le nom secret* où le poète est assimilé à l'arbre (*NS*, 189).

Pierre Reverdy, *La fonction poétique*, dans *Sable mouvant*, Paris : Poésie/Gallimard, 2003, p. 129.

Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », dans *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Paris : Poésie/Gallimard, 2001, pp. 248-249.

Henry Bauchau, « Dépendance amoureuse du poème », *Heureux les déliants*, Bruxelles : Labor, 1995, p. 21.

Salah Stétié, *Carnets du méditant*, Paris : Albin Michel, 2003, p. 12.

« Les chances réelles », dans *Libre comme une maison en flammes*, p. 18.

Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris : Gallimard, 1969, p. 134-135.

Nous renvoyons ici au poème « Le soleil dans les marges » (*PPH*, 423-424).

Paul Eluard, *Physique de la Poésie*, dans *Donner à voir*, Paris : Poésie/Gallimard, 1996, p. 70.

Jean-Michel Maulpoix, *Du lyrisme*, Paris : José Corti, 2000, p. 9.

Cf. André Breton, *L'amour fou*, Paris : Gallimard, coll. Folio n° 723, 2002, p. 17 : « L'œuvre d'art [...] me paraît dénuée de valeur si elle ne présente pas la dureté, la rigidité, le lustre sur toutes les faces extérieures, intérieures, du cristal. »

Cf. André Breton, *L'amour fou*, *op. cit.*, p. 85 : « *Mal et de biais* : Je me suis expliqué sur cet inconvénient très sensible, résultant pour moi de la marche. »

Paul Eluard, « L'amour, la poésie », dans *Capitale de la douleur*, Paris : Poésie/Gallimard, 1996, p. 235.

Didier Anzieu, *Le Corps de l'œuvre*, Paris : Gallimard, 1981, p. 93.

Paul Eluard, *La Rose publique*, dans *La vie immédiate*, Paris : Poésie/Gallimard, 1988, p. 131.

Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, Paris : Gallimard, 1978, p. 35.

Arthur Rimbaud, « Le bateau ivre », dans *Poésies, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 68.

Christian Doumet, *Faut-il comprendre la poésie ?*, Paris : Klincksieck, 2004, p. 111.

Jean-Michel Maulpoix, *Adieux au poème*, Paris : José Corti, 2005, p. 18.

Jean-Michel Maulpoix, *La poésie comme l'amour*, Paris : Mercure de France, 1998, p. 142.

Simone Weil, « Décréation », dans *La pesanteur et la grâce*, Paris : Pocket, 2001, p. 42.

Roger Van Rogger, dans *Pictura-Edelweiss*, Toulouse-le-Mirail, 1983, p. 6.

Nous empruntons l'expression au poète Roger Van Rogger dans *La passe mortelle du pouvoir*, éditions Folle Avoine, 1984.

Henry Bauchau, *Heureux les déliants*, *op. cit.*, p. 160. Dans le poème de Bauchau, intitulé « L'enfant de sel », le « premier peuple » désigne le mot nu survenant dans la langue verticale.

René Char, *Seuls demeurent, Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1995, p. 162.

Nous donnons les poèmes dans la pagination de *Libre comme une maison en flammes* – en abrégé LMF –. Pour les textes qui n'ont pas été repris dans ce volume, nous renvoyons à *Dans les terres inconnues et quotidiennes*, textes réunis et présentés par Pierre Dhainaut, Sud Poésie, 1985, désigné par l'abréviations : *T.I.Q.*

Il en aurait eu parfois plus de sept dans son appartement marseillais de la rue Friedland, selon Pierre

Dhainaut dans sa Préface au tome 1 de la collection Sud-Poésie.

Dans *Aromates chasseurs*, Char mettra aussi en scène la « Vindicta du Lièvre ».

Préface à l'amour, Les Cahiers du Sud, 1953. Cf. également le bulletin de souscription dont Pierre Dhainaut cite un extrait dans les notes du tome deux *Un temps éternel pour aimer* de *Dans les terres inconnues et quotidiennes* (Sud, 1985, p.383) : « Jean Malrieu s'inscrit dans la lignée de Desnos et d'Eluard. Il sera, il est un grand poète de l'Amour. ». Ces deux volumes seront dorénavant cités sous les abréviations TIQ (tome I) et TEA (tome II).

Cf. à ce sujet, outre les dédicaces constantes de ses recueils à Lilette, l'enquête menée par Pierre Dhainaut pour le n°2 de novembre 1971 de la revue *Gradiva*, (Bruxelles), reprise au début de ce volume, et notamment la réponse à la question 2 dans laquelle Malrieu affirme que le couple « est plus fort que la mort », qu'il est « indestructible » alors même que, d'une part, la mort le travaille et que d'autre part il peut se défaire et cela peut-être parce que il est une *forme*, un exemplaire qui fait « rêver ».

Cf. sa préface à *Dans les terres inconnues et quotidiennes*. Ce texte essentiel et fondateur pour qui s'intéresse à l'œuvre de Jean Malrieu, a été repris (avec de légères modifications) dans le volume consacré au poète dans la collection *Présence de la poésie*, Editions des Vanneaux, 2007. Nous le citerons dans cette édition. p.59.

G. Puel, *La fenêtre ardente*, 1962, avec une préface de Jean Tortel. Repris dans *Le Nom secret* suivi de *La Vallée des rois*, Pierre Jean Oswald, 1968.

LMF, 226 : « Je n'ai plus le temps d'être heureux. Il m'eût fallu la terre sur le cœur, le nuage le plus haut, l'étoile encore inconnue, la rosée de demain, la vague de l'autre côté du monde.// J'ai lutté et aimé, souffert des aubes trop pures et me voici pour un instant encore maître d'une gerbe de rayons, d'une brassée de vagues, de récoltes d'ombres, de moissons, de fumées.// Le coq m'éveille, m'annonce que le jour fuit, qu'un autre se lève. Les sources sont bues et j'ai soif. L'amour dans l'âme, c'est dure façon d'aimer. Mes bras se sont ouverts. Entre eux coule la rivière où je suis noyé. »

Cf., dans le même recueil, le poème intitulé « La mer » (LMF, 241) : « Ecoute. La mer s'avance », ou encore dans *Possible imaginaire* le poème intitulé « Comme la mer, l'éternité » (LMF, 372-373).

Resté inédit du vivant du poète, il est édité en 1978 par les Editions Brandes et repris en 1985 dans TIQ p. 233-241, puis dans LMF, p.121-130.

Cf. Pierre Dhainaut, op. cit., p. 52 sqq.

Ibid., p. 59 sqq.

Cf. ce passage d'un poème précédemment cité : « L'amour dans l'âme, c'est dure façon d'aimer. »

Cf. Pierre Dhainaut, op.cit.

Seghers, 1972, et LMF, p. 385-412.

Op. cit., p.71.

Cf. « Vesper », LMF, 176 : « La pierre dans le champ attend la pioche qui la découvrira. C'est la pierre du seuil. Elle nous recevra. ». Passage que l'on pourrait placer en regard du début de *Lavandières*, poème que Dhainaut date de 1944 : « et l'homme, torse nu, sur le seuil de sa porte/ s'éveille et regarde la lumière » (TIQ, 168).

TIQ, 166.

TEA, 384.

Cf. « L'empire d'une robe », in *Hectares de soleil* : « Comme tu restes nue pourtant et c'est ma condition d'homme de ne pouvoir t'habiller que de toi-même/ Vois. Je n'ai que du sang dans mes paroles. C'est ma seule richesse/ Il est dans mon oreille gauche parce qu'un soir de naufrage je t'ai entendue pleurer et appeler/ Il est dans mon œil droit et je pleure aussi des images qui déteignent sur tous les écrans du monde/ Il est dans mes bras en croix. Il coule au flanc/ Parce que je suis toujours un homme crucifié ». (LMF, 101)

cf. « Vesper » : « Mais ce sont les yeux fermés que je me défends./ Je ne me défends pas./ Abandonné, c'est ma confiance./ Car l'amour n'est pas armé./ J'ai les mains ouvertes. Il a visé au cœur./ Car la flèche frisonne toujours./ Le tremblement fait vivre. » (LMF 183)

Cf. « La femme du sommeil », in *Les Maisons de feuillages* : « C'est à toi que je dirai l'étendue toujours vierge du désir. À toi fiancée des ténèbres, confierai/ Les mots des supplices et des supplications qui laissent l'âme ouverte aux fissures des frissons. » (LMF, 445)

La Vallée des Rois : « Les sentiers sont impénétrables.//Les pierres sont alphabets d'un langage oublié./ Nous déchiffrons. L'air est en friche. » (« À Penne-de-Tarn », LMF, 197)

Cf. « Tentative de description », in *Préface à l'amour* : « Dans ce monde en apparence incohérent, il nous

appartient de renouer les liens [...] » (LMF, 59).

Citée par Pierre Dhainaut, op. cit., p.12 et repris ici dans « Proses retrouvées » : « L'amour vivait dans la chambre qu'on appelait la chambre des habits, où étaient suspendues sur des cintres, les robes de ma mère et de ma sœur, tout parfumés à leur odeur ».

« Pays natal », « Ma mère », « Rue Victor M. » (LMF 204-206).

Cf. *supra*.

In *Europe*, n°91-92. Repris dans TIQ, 408.

Cf. *Hectares de soleil*, LMF, 75.

TIQ, 407.

TIQ, 140.

LMF, 23 : « Tous les soirs/ Ce poids du temps je le dépose à terre/ Comme un qui sait dormir/ Comme un qui peut mourir/ Mais qui ne veut le faire. »

Op. cit., p.50.

Editions de L'Arrière-Pays, 1999, p.58.

Préface au *Nom secret*, TEA, 396 sqq.

Cf. *Hectares de soleil* : « Mais le gentil bélier qui défonce les portes/ M'a dit qu'elle était ma vie. / Elle est belle/ Comme la terreur. » (LMF, 80).

« Ton nom qui empêche de mourir », in TIQ, 141, repris dans « La femme du sommeil », in *Les Maisons de feuillages*, LMF, 445.

Cf. « Il y avait un sourire », in *Hectares de soleil* : « Je disais à mon amie qu'elle était belle comme la vague, juste assez voyageuse, avec dans son sang l'odeur de l'iode et des algues. » (LMF, 79)

TIQ, 166.

« Ton nom qui empêche de mourir », TIQ, 140.

Cf. « À l'aube », in *Hectares de soleil* : « Tu es autre, toujours autre avec le jour et chaque jour je te rencontre sans te reconnaître, toi que je cherche sans te trouver. » (LMF 73).

« J'ai tant rêvé de toi », in *La mystérieuse, Corps et biens*, Poésie Gallimard, p.91.

« Lève la tête. Ne te refuse pas./ Ma joie est un élément. » (LMF, 82)

« Les clefs du réel », in *Hectares de soleil* : « Demande aux arbres s'ils connaissent sa présence. [...] Il règne ici un profond secret. / Peut-être est-elle encore à naître/ Celle que tu aimes ? » (LMF 92)

Cf. à ce propos l'article que rédigea Jean Malrieu sur le livre de Gabriel Cousin (N.R.F), paru en 1960 : *L'ordinaire amour (Action poétique, N°9, p.65 sqq.)*.

Nous corrigeons « Acturus » en « Arcturus » car il s'agit d'une coquille dans l'édition originale en revue, le mot renvoyant à la constellation, autre nom d'Orion.

Pierre Dhainaut, op. cit. p.12.

C'est l'auteur qui souligne.

Alors que l'oncle affirme que la chatte *Pomponnette* « doit souffrir car elle a commis des crimes », le père s'étouffe « silencieusement dans sa serviette dépliée » : « On lui donnait de grandes claques dans le dos pour l'aider à retrouver sa respiration. Mon oncle furieux, claquait la porte et disparaissait en sautant sur sa bicyclette. ».

Cf. « Le village intérieur », in *Possible imaginaire* : « Mon désespoir s'apparente à la robe de bal sur un cintre dans l'armoire vide. » (LMF, 323)

L'on retrouve les papillons de l'été qui ont tant fasciné Malrieu et qui apparaissent à la fin du récit en substitut de l'esprit Papillon.

Cf. Odile Bombarde, « La voix de Blanche », in *Jouve poète, romancier, critique*, Lachenal & Ritter, 1995, p. 167 sqq.

TIQ, p.185 sqq.

TIQ, 190.

TIQ, 192 : « À cette table elle s'assit./ Il y a ses vieux gestes par là/ Comme des gants dans un tiroirs. / Son regard éperonnait le chêne./ C'était un monde sous-marin./ Je voyais l'amour et la morte/ Me tendre la même main. ».

TIQ, 194 : « J'ai son sang qui jaillit tout droit, / Une pivoine entre les bras,/ Belle gardienne échevelée,/ Nue dans la terre qui l'enrobe ».

TIQ, 194 : « Une morte dans mon serment ».

Il faut noter que la dernière phrase de ce paragraphe a disparu dans la version du poème qui figure à la p.57

de *Libre comme une maison en flammes*. Pierre Dhainaut (TEA 385) signale plusieurs variantes à ce poème.

Dans *Libre comme une maison en flammes*, on lit « une langue toujours nouvelle que l'univers écoute et qui va débusquer la vie ». (p.58)

Cf. « Tentative de description » : « Dans ce monde en apparence incohérent il nous appartient de renouer les liens [...] » (LMF, 59)

« L'amour, la poésie » : « Mais, vague, tu te tiens au large de la terre./ Te meus comme le temps dans l'immobilité. » (LMF, 75)

Cf. Giorgio Agamben, *Il tempo che resta*, Bollati Boringhieri, 2000.

Gaston Bachelard analyse longuement cette métaphore et ses significations dans *La Psychanalyse du feu*.

« Et la mer et l'amour ont l'amour pour partage... », in *Anthologie de la poésie baroque* de Jean Rousset, Corti 1960.

Les références au texte comporteront simplement la pagination, sans le rappel du titre du recueil correspondant, dans l'édition de l'Œuvre Poétique de Jean Malrieu parue aux éditions du Cherche Midi sous le titre *Libre comme une maison en flammes*, 2004.

En un sens, la figure ici développée relèverait davantage de ce que Fontanier nomme *l'allégorisme*, dans lequel seul compte le sens figuré, que de *l'allégorie* telle qu'il la définit, « proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel tout ensemble, par laquelle on présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, propre à la rendre plus sensible et plus frappante » (*Les figures du discours*, Flammarion, p. 114).

Cet assentiment à l'ivresse n'est pas sans rappeler le Desnos de *Corps et Biens*, comme nous le fait remarquer Pierre Dhainaut.

« Il n'est de jour entier... » (55).

« Anniversaire », p.54, v.10-11.

On se souvient que dans la mythologie grecque et en particulier dans le récit d'Hésiode, l'écume dont naît la déesse, c'est le sperme du sexe d'Ouranos mutilé par Cronos (*Théogonie*, vers 173-200). La connotation sexuelle reste présente ici de manière oblique et allusive.

On pourrait songer à certaines pratiques des peintres surréalistes tels Picabia entremêlant les lignes de visages superposés ou Dali jouant sur le plein et le creux, dans des jeux que la Gestalt a étudiés, faisant hésiter le spectateur entre un paysage lacustre et la tête de Voltaire ou des silhouettes humaines (*Marché d'esclaves*, 1940).

Une brève étude du rythme montrerait la fréquence des mètres pairs, hexasyllabes, octosyllabes, décasyllabes ou alexandrins qui, alliés à la douceur des muettes, des vibrantes, des sifflantes ou des chuintantes, confère au texte une grande musicalité expressive.

Pour ce recueil, *Le Nom secret*, on notera les références par le numéro du poème dans la suite, puis par sa pagination.

Cette phrase écrite en italiques est reprise en refrain à la fin de chacune des parties du poème.

L'Eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière, José Corti, 1942, p. 8-9.

La communication de Michèle Monte, « L'énonciation dans *Vesper* et dans "Approches d'un village" », montre bien ce passage, d'un recueil à l'autre, « de la fougue à l'incertitude ».

Toutes les références se font à *Libre comme une maison en flammes*.

On notera en revanche dans le poème 2 une relation je/tu qui suppose un autre actant en position de destinataire : « je suis loué à toi pour l'espace compris entre deux soleils », « je suis à ton service » (p.174).

On pourra lire à ce sujet « L'adresse lyrique » de Joëlle de Sermet dans *Figures du sujet lyrique*, Rabaté (éd.), PUF 1996 et mon « Essai de définition d'une énonciation lyrique » dans *Poétique* n° 134, avril 2003.

J'entends par rythme une organisation des énoncés résultant de deux facteurs : d'une part, l'interaction entre syntaxe et métrique dans les poèmes réguliers, ou le jeu des blancs et des paragraphes dans les poèmes en vers libres ou en prose, d'autre part, les phénomènes de répétitions et ruptures tant au niveau des phonèmes qu'à celui de la syntaxe. De ce faisceau de phénomènes, résulte l'inscription dynamique d'un sujet dans et par l'écriture.

La moitié des poèmes de « *Vesper* » et un tiers des poèmes de « *Approches d'un village* » contiennent des passés composés, pour les futurs la proportion est respectivement de 31 % et 10 %, et pour les imparfaits de 10 % dans les deux séries. On observe aussi quelques futurs antérieurs à valeur d'accompli et de bilan

rétrospectif.

Par exemple dans « Du style en poésie » dans *Qu'est-ce que le style ?*, P. Cahné et G. Molinié (éds), PUF, 1994.

Tel serait le cas de l'énoncé : « En 1951, Malrieu et Neveu créent *Action poétique*. »

Autant le recours généralisé au présent est une propriété commune à maints textes poétiques, autant l'énonciation sentencieuse, sans être propre à Malrieu (pensons par exemple à Char ou à Eluard), apparaît comme un trait plus spécifique de son écriture.

On aura noté dans le premier de ces paragraphes l'intertextualité avec *Le chêne et le roseau* de la Fontaine et dans le second les deux alexandrins césurés.

Les adjectifs, rares au demeurant, ne discriminent pas des sous-classes mais s'appliquent à la totalité du référent considéré, et fonctionnent comme des épithètes de nature dans les syntagmes « eaux lieuses », « prairies bleues », « pailles solaires ».

Le mot « gerbe » évoque le blé moissonné et l'été et se relie à « pailles solaires ».

Voir Préface à J. MALRIEU, *Dans les terres inconnues et quotidiennes*, I, Sud Poésie, 1983, p. 17.

Sauf mention contraire, toutes les citations sont empruntées à « Fresque », 4^e section de *La Vallée des Rois*, 1967, rééd. *Libre comme une maison en flammes*, p.211-215.

Voir Jean SAINTE FARE GARNOT, *L'appel aux vivants dans les textes funéraires égyptiens des origines à la fin de l'Ancien Empire*, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1938.

Étienne WOLFF, *La poésie funéraire épigraphique à Rome*, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 45.

Voir Jean SAINTE FARE GARNOT, *op. cit.*

Étienne WOLFF, *op. cit.*, p. 53.

Ibid., p. 65.

Celui-ci mentionnait en effet les « Thébaines aux yeux d'amande » et « le cistre [sic] des fresques » ; il présentait même une allusion à la représentation particulière des personnages, toujours vus de profil dans la peinture égyptienne, quand elle donnait à voir « [d]e biais » les « danseuses » peintes aux parois de la tombe. Voir « *La Vallée des Rois* (appendice) », *Dans les terres inconnues et quotidiennes*, I, p. 286.

J'emprunte la définition à Bernard MATHIEU, « *Le Dialogue d'un homme avec son âme*, un débat d'idées dans l'Égypte ancienne », *Égypte, Afrique et Orient*, n° 19, nov. 2000, p. 18.

Sydney AUFRÈRE, « Nil, tables d'offrandes et bassins à libation, jardins funéraires et labyrinthes », dans Sydney AUFRÈRE, Nathalie BOSSON, Christian LANDES, *Portes pour l'au-delà. L'Égypte, le Nil et le Champ des offrandes*, catalogue de l'exposition du Musée de Lattes, 1992, p. 23.

Le Dialogue d'un homme avec son âme, parfois intitulé *Le Livre du Désespéré* ou *Le Dialogue du Désespéré*, est le plus ancien des « textes pessimistes » qui « font écho, plus ou moins directement, à la période de troubles politiques et de bouleversements sociaux qui marquèrent l'Égypte de la Première Période Intermédiaire (environ 2200-2000 av. J.-C.) », B. MATHIEU, *op. cit.*, p. 17.

Poésies, V, 4, trad. Jude Stéfan, *De Catulle (et vingt transcriptions)*, Le temps qu'il fait, 1990, p. 61.

Cité par Étienne WOLFF, *op. cit.*, p. 73.

Ibid., p. 74.

Ibid., p. 75.

Ibid., p. 72.

« Encore une fois », *La Vallée des Rois*, LMF, 234.

Cité par Étienne WOLFF, *op. cit.*, p. 76.

La première version de « Les oiseaux », intitulée « Une prêtresse », est reproduite par P. Dhainaut dans ses notes sur *La Vallée des Rois* (*Dans les terres inconnues et quotidiennes*, II *Un temps éternel pour aimer*, Sud Poésie, 1985, p. 399-400).

C'est l'expression dont usent les égyptologues.

Philippe JACCOTTE, « Entrevu en Égypte », *Cristal et Fumée*, Fata Morgana, 1993, p. 65.

« J'ai longtemps cru », *La Vallée des Rois*, LMF 190 et « Fantôme », *ibid.*, LMF 220.

Début de « L'oblique scorpion », 6^e section de *La Vallée des Rois*, LMF 222.

Revue *L'Arbre à Paroles* n°79, p.23.

Revue *Les Cahiers bleus* n°28, 1983, p.34 et ici même.

Revue *Les Cahiers bleus* n°28, 1983, p.37.

Texte reproduit dans l'ouvrage de Pierre Dhainaut, *Jean Malrieu*, Subervie 1971, collection « Visages de ce

temps » et ici même, dans les « proses retrouvées ».

Revue *L'Arbre à Paroles* n° 59, p. 49, lettre à Pierre Dhainaut du 3 février 1976. C'est Malrieu qui souligne.

Il n'est pas impossible de voir une autre évocation de cet équilibre dans les heures symboliquement médianes de midi, et surtout de minuit : à minuit, les contraires semblent se rejoindre, la femme est à la fois « prostituée » et « divine », « belle comme la terreur »; la « beauté » « revient » et « s'éloigne » dans une même vision (HS, 80) ; à minuit qui est à la fois « comme un clocher » et comme « un jet de pierres vives », à minuit qui offre « un épanouissement de forme et de durée, de transparence et de mobilité » (PA, 39), le poète se trouve bel et bien « au bord de l'impossible » (T.I.Q. p. 267).

Lettres à Jean Ballard suivies d'un *Hommage à André Breton*, L'Arrière-Pays, 1992, p.29.

Philippe Jaccottet, *L'Obscurité*, Gallimard 1961; sur « l'autre vie », voir p.133 à 157; pour notre citation, voir p.154.

Dans ce sens, cf. *Vesper 22* : dans le «fruit» il y a «l'arbre vivant», et «la carafe retient/Une vague.» (NS, 184). Cf. aussi *Un signe dans l'été 24* : «...sur les berges et marges du papier/Il déborde, le monde, et s'y contient entier.» (NS, 167)

Cf. à ce propos la récurrence d'une image, sûrement empruntée à Desnos, qui fait suivre le syntagme «Dans bien longtemps» d'un verbe conjugué au passé (LMF 37, 64, 146, etc.). Cf. également le poème de Desnos «Dans bien longtemps», in *Ténèbres (Corps et biens, Poésie/ Gallimard, p.140/1)*.

Partage formel XXX, in *Fureur et Mystère*, Poésie/ Gallimard p.73.

Feuillets d'Hypnos 83, in *Fureur et Mystère*, Poésie/ Gallimard p.107.

La Bibliothèque est en feu, in *Les matinaux* suivi de *La parole en archipel*, Poésie/ Gallimard p.146.

T.I.Q. p.230.

Malrieu résume en une formule brève ce rôle du poète : «Il cherche ce qui unit, ce qui sépare/Dans la fulguration.» (appendice du *Plus pauvre héritier*, T.I.Q. p.346).

« Le Signe de la balance ».

T.I.Q. p.268.

L'Obscurité, op. cit. p.137.

Cf. aussi un poème de Penne-de-Tarn : « ...la goutte de sang qui suinte à la fente des pages/Atteste que rien n'est achevé. » (T.I.Q. p.381).

Cf. aussi NS, 135 : « Un fruit se détache dans l'arbre futur. »

T.I.Q. p.397 ; voir aussi p.399 : « Il est une loi qui exige toujours davantage. »